

Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]

Autor(en): **Bégos, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 18

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223237>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

jamais sept fois dans sa bouche avant de parler. Cette langue, elle est l'enclume qui forge les injures et le fouet qui flagelle tout le monde.

A la minute où la mère Pinson franchit le seuil, elle fait deux ou trois compliments et offre sa marchandise: des bricelets, des « petits beurres » et des pains d'anis. Quelquefois, on la fait asseoir et l'on écoute ses histoires qu'elle raconte en usant largement de termes imagés. Dès qu'elle a bu sa tasse de thé, elle se lève en soupirant, remet le couvercle de fer-blanc sur sa caisse et s'en va chez d'autres clients.

Madame la ministre lui achète volontiers des pains d'anis parce qu'ils sont bon marché et profitables. Les demoiselles Servion préfèrent les bricelets, plus fins, plus croquants, plus légers, plus digestibles. Comme ce sont de bonnes personnes, généreuses par nature, elles ont du plaisir à en offrir à « Minette » leur chatte siamoise et à « Poum » le chien basset, toujours vêtu d'une cape de drap brun à bords festonnés.

Il arrive parfois, en son absence, que des gosses mal intentionnés, fassent disparaître la vieille poussette dans une ruelle de traverse, derrière une haie ou au fond d'une remise. Embusqués à l'angle d'une maison ou au pied d'un mur, ils rient aux éclats à la voir gesticuler comme une possédée. Elle va, vient, interpelle les passants, lance des imprécations, prend le ciel à témoin, s'agite en tous sens et vitupère contre la malignité des enfants d'aujourd'hui. Quand la poussette est retrouvée, elle s'en va, jetant à gauche et droite des regards mauvais et si, par hasard, une tête blonde surgit brusquement au-dessus d'un mur, alors la mère Pinson lui administre, du bout de sa langue effilée, une gerbe rutilante de fleurs et de blasphèmes.

Cahin cahà, elle reprend la piste retournée, la marche ingrate vers des villages ni plus, ni moins hospitaliers que celui qu'elle quitte. Les mains accrochées à sa poussette, elle s'en va, par tous les temps, sur les grands chemins où l'appelle sa destinée jusqu'à la fin des siècles. Elle ira ainsi, par tous les temps, jusqu'à l'heure inéluctable où il faudra tout abandonner, tout complètement tout: le chapeau mis de travers, le foulard gris noué sous le menton, le châle tricoté qui croise sur la poitrine et la vieille poussette aux caisses de fer-blanc, remplies de bricelets et de pains d'anis.

Jean des Sapins.

LE FEUILLETON



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÈGOS, LIEUTENANT-COLONEL 10

D'après tous les rapports, nous sûmes que l'empereur Napoléon avait été content de notre régiment.

Le soir, notre régiment fut généralement traité par différents corps de la garde impériale, et, dans cette occasion nos frères d'armes auront pu dire que nos soldats avaient bu comme des Suisses. Nos nouveaux camarades reconduisirent les nôtres dans leur cantonnement, et ils se quittèrent tous dans les meilleurs termes.

Le corps d'officiers avait été invité à dîner chez le maréchal Bessières, où nous fûmes supérieurement traités et, le lendemain, lundi, nous fûmes encore invités chez le prince de Neuchâtel, qui nous fit une réception amicale et somptueuse. En général, nous avons été on ne peut mieux accueillis par l'empereur, les maréchaux et les généraux français.

Il serait inutile de raconter tout ce qu'avaient de somptueux les ameublements et les services de table. De ma vie je n'ai vu rien qui fût aussi riche et aussi beau: tout était servi en vaisselle d'or et d'argent.

Le 12 décembre, nous quittâmes Vaugirard et prîmes possession de la caserne Nouvelle-France, faubourg Poissonnière. Je m'y installai pour vi-

vre le plus économiquement possible, et je profitai de quelques jours de calme pour voir tous nos amis de Paris, qui sont assez nombreux.

Le 18 du mois, tous les officiers du régiment furent invités à dîner chez le commandant de Paris, le comte Hullin. Nous aimions assez à nous dédommager de nos privations par ce faste d'un moment, dont il reste au moins toujours quelque chose... le souvenir!

Après avoir passé plus d'un mois à Paris, je vis arriver un beau matin notre commandant Von derweid de Seedorf, très affairé, et je me dis: il doit y avoir du nouveau. En effet, il m'annonça que nous allions bientôt quitter Paris pour Liège.

Le 12 janvier, l'empereur nous a inspectés de nouveau; sa figure était rayonnante de satisfaction. Il monte bien à cheval et possède un coup d'oeil admirable pour juger le soldat. Son regard scrutateur révèle le génie, et je crois que ce n'est pas pour rien qu'il nous a passés en revue. Nos compatriotes du 4^e régiment ont passé la revue avec nous; mais, sans me flatter, je crois que nous l'emportons pour la tenue et l'instruction. Nos soldats ont été fêtés cette fois, comme la première, par leurs camarades de la garde, et, bien avant dans la nuit, nous avons vu rentrer à la caserne nos hommes, très satisfaits de l'aménité et de la générosité de leurs nouveaux amis.

Le lendemain, nous avons quitté Paris et sommes arrivés par étapes à Liège, où les bruits les plus contradictoires se répandaient sur le but de notre séjour. Les uns parlent d'une guerre avec la Prusse, d'autres avec la Russie. Ce qui est positif, c'est que nous allons former une brigade de 6000 hommes avec les 3^e et 4^e régiments suisses. Ce dernier se trouve à Nimègue.

L'existence à Liège est très agréable: nous sommes fort bien vus et fort bien reçus dans la meilleure société. Il est impossible de trouver une population plus hospitalière et plus sympathique pour les Suisses. J'ai rencontré de charmantes Bernoises, entre autres Mme F. avec ses trois filles, jolies et bien élevées; c'est pour moi une maison de compatriotes, où nous parlons souvent de la patrie et des amis absents.

Ici, les fêtes se succèdent, les soirées et les bals sont charmants. Quoique étranger, j'ai été nommé commissaire: c'est un honneur auquel je ne m'attendais pas et qui prouve une fois de plus ce qu'est l'hospitalité de la Belgique. C'est avec un vif regret que j'ai quitté cet excellent et beau pays; mais il a fallu obéir à l'ordre de départ, et, après avoir traversé la Belgique et la Prusse rhénane, nous nous sommes dirigés sur Magdebourg, en passant par Carlsleben et d'autres villes et bourgades dont les noms m'échappent actuellement.

Nous nous trouvions le 27 mars 1812 à Magdebourg, après avoir traversé un assez triste pays et souffert un froid rigoureux. Je me suis trouvé très fatigué du voyage, et je sens que je n'ai plus mes jeunes jambes des campagnes de Naples et de Portugal. Ici nous avons été inspectés et nous avons passé la revue du général de division Beillard. La revue a été longue; la distribution de vivres et de munitions de guerre a eu lieu. Nous avons vu arriver le 3^e régiment suisse, où j'ai beaucoup d'excellents camarades. J'ai demandé des nouvelles de mon frère, qui est prisonnier des Anglais, et qui est fort regretté au régiment. Ses camarades espèrent qu'il sera bientôt échangé contre des prisonniers anglais. Espérons-le comme eux!

Tous les régiments suisses qui feront la campagne avec nous arriveront sous peu. J'y retrouverai des amis de l'ancienne 2^e brigade.

Magdebourg est l'une des places les plus fortes que je connaisse: elle est défendue d'un côté par l'Elbe et des autres côtés par d'immenses fortifications. Pour la fortifier, il a fallu raser une partie des faubourgs, ce qui dérangeait un peu les habitants, en les forçant d'aller rebâtir de nouvelles maisons à quelques portées de canon de la place. Le passage des troupes est considérable par Magdebourg, aussi les habitants en souffrent-ils beaucoup. Nous repartons demain 28 mars, et nous nous dirigeons sur la Prusse, où nous n'avons que nos rations, ce qui ne nous plaît qu'à

demi. Vivant chez les bourgeois, nous nous trouvons beaucoup plus à l'aise.

Nous espérons passer par Berlin, et sans doute je pourrai savoir alors où nous allons faire la guerre, car jusqu'à présent nous ne savons rien de positif.

L'armée est formidable, et les préparatifs militaires sont immenses. Nous avons dans l'armée jusqu'à des vitriers. Nous ne savons pas trop à quoi ces braves gens doivent servir. Est-ce pour remettre les vitres que nous casserons? Enfin l'avenir nous apprendra bientôt contre qui est déployé cet immense appareil de guerre.

Dans la grande armée qui se met en marche, je suis capitaine-adjutant-major au 1^{er} bataillon du 2^e régiment suisse, 2^e brigade, 3^e division du 2^e corps de la grande armée d'Allemagne allant à Berlin. Pour le moment, je ne sais rien d'autre. Notre général de brigade se nomme Caudras et celui de division Beillard. Le 2^e corps est commandé par le maréchal Oudinot, que j'ai déjà connu en Portugal. J'espère qu'avec ces renseignements les lettres de ma chère famille et de la Suisse me parviendront. — J'ai mon frère auprès de moi; il supporte la fatigue, comme je la supportais à son âge, gaiement et en chantant.

Nous voilà arrivé à Bayou, le 14 avril 1812, après des marches bien fatigantes, après avoir traversé Breslau et Stettin, où nous ne sommes point restés, comme nous l'espérions. Le 1^{er} avril a été pour nous un jour de tribulations; nos ordonnances se sont égarées, et nous avons dû passer la nuit à bivouaquer, sans savoir au juste où nous nous trouvions.

(A suivre).

Au Bourg-Ciné-Sonore, deuxième semaine du plus grand film sonore actuel. Le Fou chantant avec Al. Jolson. Vous tous qui viendrez voir le « Fou chantant », vous serez « pris » par le jeu d'Al. Jolson, vous serez étreints d'une poignante émotion en écoutant détailler (et avec quel art!) les couplets de « Sonny Boy » d'une voix tour à tour douce, caressante ou pleine de gros sanglots. Samedi et dimanche deux matinées à 14 h. et 16 h. 30. Autres jours une matinée à 15 h.

Pour la rédaction: J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.

RD Le vrai chemisier-spécialiste

Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIONNÉES, COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS.

Robert DODILLE

Lausanne Haldimand, 11

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes:

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Enfin un bon conseil...

Un bon conseil est rarement parfait, On peut très bien n'en jamais tenir compte, Mais qu'il est bon le conseil qui nous conte De boire toujours du divin « Diablerets ».

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie. Confection pour ouvriers. Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

RADIO GÉNÉRALE

DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920

Tél. 26.196 — Maison des Vaudois